Document generated on 04/18/2025 11:11 p.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

« Germaine Guèvremont, une journaliste en pleine terre »

Charlotte Biron

Number 125, Spring 2016

Du journal à la télévision : femmes et médias

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82485ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Biron, C. (2016). « Germaine Guèvremont, une journaliste en pleine terre ». *Cap-aux-Diamants*, (125), 10–13.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Germaine Guèvremont à sa machine à écrire, en 1946. Photo de Conrad Poirier. (Wikimedia Commons).

« GERMAINE GUÈVREMONT, UNE JOURNALISTE EN PLEINE TERRE »

par Charlotte Biron

En 1928, Germaine Guèvremont devient journaliste à Sorel. À 35 ans, elle n'a produit qu'une poignée de collaborations sous le pseudonyme Janrhêve, principalement des contributions au journal *L'Étudiant*, ainsi qu'un tout petit nombre de textes au *Canada*, au *Droit*, à la *Patrie* et à *Paysana*. C'est le journaliste Bill Nyson, mari de sa sœur, qui fait des démarches du côté du quotidien montréalais *The Gazette* pour qu'elle obtienne le poste de correspondante soreloise. Guèvremont parle et écrit bien l'anglais. Elle rapporte des nouvelles qui sont ensuite publiées dans le quotidien sous la forme de textes synthétiques, une fraction sur une étroite colonne, et qui paraissent non signés, surmontés simplement de la mention « Sorel. Special to *The Gazette* ». Guèvremont décroche durant la même période un autre emploi, cette fois au journal local : *Le Courrier de Sorel.* Disparus de la circulation et des archives personnelles de l'auteure, les billets qu'elle y rédige sont aujourd'hui hors de portée à une ou deux exceptions près, tandis que les articles publiés dans *The Gazette* demeurent accessibles.

Toujours est-il qu'en 1928, Guèvremont a pour tâche de relever, d'examiner et de rapporter les événements qui se déroulent à Sorel pour un quotidien montréalais et un hebdomadaire local. Guèvremont poursuivra sa carrière de chroniqueuse et de journaliste bien après son déménagement à Montréal en 1935, mais ce sont les années soreloises qui ont laissé le plus de traces dans son œuvre. Cette période nourrit en effet l'invention et la construction d'un personnage de femme

journaliste exerçant son métier dans un paysage rural, près du fleuve, personnage que Guèvremont ne cessera de faire revenir. Cette figure, moins flamboyante que *Le Survenant*, se révèle néanmoins omniprésente, mais également essentielle pour comprendre l'univers paysan de l'écrivaine.

QUATRE FEMMES

La première incarnation de cette journaliste rurale s'appelle mademoiselle Papillon. Elle apparaît en 1933 dans « Une grosse nouvelle », un sketch radiophonique qui se transformera en nouvelle et en scénario de téléthéâtre. Dans sa version radiophonique, mademoiselle Papillon, 50 ans, est secrétaire de rédaction depuis une trentaine d'années à l'*Écho de Troudeville*, petit journal d'une région près du fleuve, au nom pour le moins éloquent. Hormis Papillon, on y croise le directeur, le gérant du journal et de l'imprimerie, le messager, le notaire et un abonné. Au milieu d'hommes, mademoiselle Papillon apparaît comme le seul des personnages à ne pas souffrir de dyslexie. Le directeur confond « veuve » et « œuvre », alors que le messager parle de « conflégration » au lieu de « conflagration » (*TSJ*, p. 10-13). Comme dans bien des petits journaux, les nouvelles à Troudeville s'avèrent redondantes : état civil, incendies, propriétés, naissances… et les moyens, limités : l'imprimeur n'a pas assez de « r » pour formuler les souhaits du Nouvel An tel que prévu dans le journal, alors « joie » et « santé » remplacent « bonheur et prospérité » (*TSJ*, p. 11).

La deuxième journaliste – en ordre croissant d'importance – se prénomme Mélusine. Elle est au cœur de la nouvelle « Un Sauvage ne rit pas » publiée dans *La Revue moderne*, en 1943. On découvre la journaliste d'une quarantaine d'années au cours d'une soirée mondaine où elle ressasse des souvenirs avec un collègue depuis longtemps amoureux d'elle. Elle s'occupe alors de rédiger des conseils dans un journal de la métropole, mais à l'instar de mademoiselle Papillon, Mélusine a commencé sa carrière hors de la grande ville, en tant que correspondante pour le *News*, à Sorel. C'est là-bas qu'elle rencontre Johnny Giasson, un « Indien » dont elle s'amourache au moment où il part pour traverser l'Atlantique en canot. L'histoire de Johnny Giasson est coulée dans le même moule que celle de John Smith, un jeune homme d'origine amérindienne âgé de 24 ans avec qui Guèvremont s'est réellement entretenu pour un article dans *The Gazette* en 1934, et qui avait mûri le projet de se rendre en Angleterre dans un canot qu'il avait lui-même conçu. Seulement deux mois après leur rencontre à Sorel, le canot du jeune homme avait été retrouvé, échoué à Terre-Neuve. Guèvremont reprend également l'aventure de Smith dans une autre fiction, sous le nom de Charles Jones. On le retrouve dans cette dernière version auprès d'une autre de ces femmes journalistes : Caroline Lalande.

Photo de Germaine Guèvremont revenant de la chasse aux canards (Coll. de la Succession Germaine Guèvremont).

Plus consistante encore, l'histoire de Caroline Lalande se déroule dans un roman-feuilleton en dix-huit étapes publiées entre 1939 et 1940 dans la revue *Paysana*. Sous-titrés « Étude de la vie réelle », les épisodes relatent le passage de la jeune femme au journal local de l'Anse-à-Pécot, *La Voix des érables,* et son travail de correspondante pour le *People*. Le feuilleton s'ouvre sur la tentative de suicide de Caroline Lalande, jeune paysanne qui fait long feu après avoir déménagé à Montréal avec ses rêves d'écrivaine. Le suicide est encore passible d'incarcération à l'époque, mais Caroline est trouvée non coupable. Le juge responsable de son procès lui propose alors de se rendre dans une petite ville où son frère et son neveu Noé et Philippe Dulac dirigent un hebdomadaire. Caroline déménage donc à l'Anse-à-Pécot pour travailler à *La Voix des érables*. Le juge Dulac lui présente également monsieur Nash, rédacteur en chef du *People*, quotidien de Montréal, qui cherche un correspondant qui devra transmettre par téléphone les principales nouvelles de l'Anse-à-Pécot : « meurtres, tentatives de meurtres; suicides et tentatives de suicides; feux, fatalité et accidents sérieux; vols et tentatives de vols et arrestations importantes; évasions

de prison; causes en cour criminelle et civile; nouvelles municipales importantes; dommages de tempêtes ou inondation. » (*TSJ*, p. 131)

Le premier événement que rapporte Caroline Lalande pour le *People* est calqué sur la première collaboration de Guèvremont pour *The Gazette* en 1928 : « *Fire Destroyed Church at Sorel Blaze in Old Notre Dame Structure Threatened Surrounding Buildings* ». Quand l'église de la paroisse prend feu à l'Anse-à-Pécot, Caroline révise rapidement son manuel du journaliste et part en quête des renseignements nécessaires, avec les difficultés que cela comporte : « De quoi se mêlait-elle, cette étrangère qui venait Dieu sait d'où, dont on savait rien et qui accomplissait une besogne d'homme? » (*TSJ*, p. 134) Caroline Lalande entre progressivement en contact avec toute la petite localité : le maire, le docteur, le maître de poste, le curé, l'opérateur de téléphone, le chef de police, l'employé de la morgue… La jeune femme interroge et dérange les témoins de chaque événement. Elle mène des entretiens dans les maisons, où elle croise aussi les femmes de la région. Elle se rend, par exemple, chez madame Rivard, parce que son mari est mort en dessalant, alors qu'il tentait ironiquement « d'attacher un noyé par le mitan du corps » (*TSJ*, p. 105). À force de parler avec les Pécotins et Pécotines, Caroline gagne en vocabulaire et en précision pour décrire la région et ses péripéties. Celle qui ne connaissait rien, par exemple, aux choses maritimes apprend à distinguer toutes sortes d'embarcations : « une marie-salope, une grue, une drague, une barge. » (*TSJ*, p. 102). L'écriture et les déplacements donnent de l'aplomb à la jeune femme, ils alimentent ses ambitions de voyageuse et d'écrivaine. Et pourtant, la fin du feuilleton y met brusquement un terme. C'était un « grand vent d'illusion » (*TSJ*, p. 185), pense Caroline en rentrant à Notre-Dame-des-Neiges, son village natal, pour épouser Arcade, son amour de jeunesse.

La quatrième et dernière incarnation de cette figure de journaliste régionale est nulle autre que la fille de Phonsine et d'Amable, seule descendante des Beauchemin : Marie-Didace. La jeune femme devient journaliste non pas dans le roman qui porte son nom, mais dans un court chapitre d'une suite inachevée intitulé « Le plomb dans l'aile ». Dans cette suite, Marie-Didace quitte le Chenal-du-Moine pour devenir copiste à Sorel, mais le notaire Deschenaux à qui elle adresse sa requête lui annonce que c'est impossible et lui suggère d'aller voir au *Journal de Sorel*. Le texte s'achève alors que la jeune Beauchemin gravit les marches vers les bureaux du journal. C'est la fin du cycle du *Survenant* dans sa version écrite, mais dans le radioroman et dans les téléromans, Marie-Didace commence à travailler au *Journal de Sorel* en prenant la place de mademoiselle Papillon, décédée. Mademoiselle Papillon, personnage du sketch radiophonique de 1933, s'est en effet glissée dans les suites des versions radiophoniques et télévisuelles du *Survenant*. Et c'est pour ainsi dire un cycle de femmes journalistes qui se boucle.

UNE JOURNALISTE DU TERROIR

Entre Guèvremont et ses personnages, mademoiselle Papillon, Mélusine, Caroline Lalande et Marie-Didace, la parenté est évidente. Il y a constamment cette même trame : une femme, journaliste, travaillant dans un milieu masculin, dans un décor rural, près du fleuve. Guèvremont met en relation des enjeux médiatiques et un contexte qui n'a rien à voir avec la densité et la quotidienneté d'une grande ville. La reporter rurale circule et écrit selon un autre rythme que le reporter urbain. Les discussions sur la météo reviennent sans cesse. Les personnages attendent des nouvelles qui n'arrivent pas. Qu'il s'agisse de l'Anse-à-Pécot, de Troudeville ou de Sorel, les hebdomadaires locaux dont parle Guèvremont suivent des nouvelles saisonnières et prévisibles. On rédige d'un crayon distrait des comptes rendus de soirées ou les déplacements d'un tel ou d'une telle. Dans le septième épisode du feuilleton *Tu seras journaliste*, par exemple, Caroline Lalande soupire de déception lorsque le typographe de *La Voix des érables* lui annonce qu'il a une nouvelle, alors qu'il parle en fait de fruits : « L'abondance des fraises est arrivée! » (*TSJ*, p. 99) Et sans doute les saisons et les récoltes nourrissent-elles l'ennui de mademoiselle Papillon ou de Caroline Lalande, mais l'attention minutieuse de Guèvremont pour les cycles et la monotonie du monde paysan supplante les insatisfactions de ces personnages journalistes. Les répétitions du milieu qui l'intéresse s'inscrivent dans une compréhension plus profonde et plus large de ce monde qu'elle mettra en scène dans ses romans. Dans une conférence au Toronto Women Press Club, Guèvremont parle en fait avec nostalgie de ce temps où elle observait les pulsations du paysage sorelois : […] *when spring comes along and ice-breakers out their way through the ice bridge and and free the St-Lawrence waters and the blue-winged teal sails north, I begin to wonder restlessly what is going on at Sorel*

AMBITIOUS PADDLER ARRIVES AT SOREL

John Smith, Ocean-Going Canoeist, Gets Welcome From Boating Club

(Special to The Gazette).

Sorel, Que., June 28—John Smith, who is paddling from Peterboro, Ont., to the city of the same name in England in an ordinary Peterboro canoe, arrived in Sorel tonight. It was some time before anyone knew of his arrival, however, as he lost his way in the harbor and went up the Richelieu river as far as the new bridge before going ashore.

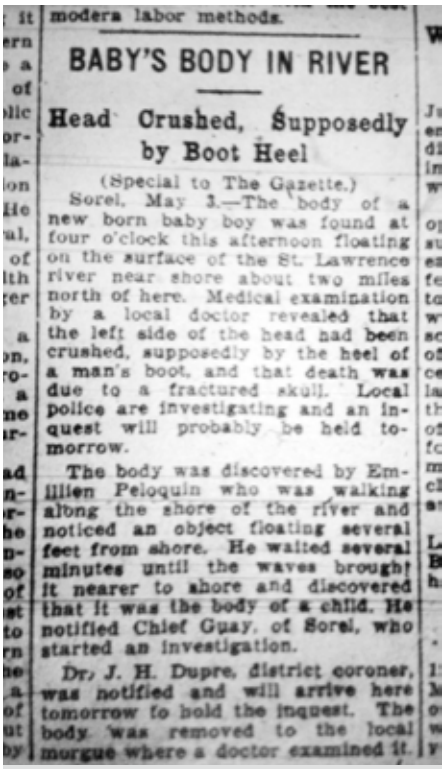
He then travelled to the city on foot and went to the police station where he was told to go to the Club Nautique. There he identified himself and was given a hearty welcome by the members.

Hyacinthe Guevremont informed him that a parcel had come by express from Peterboro for him and went with him to the office of the

Extrait d'un article de Germaine Guèvremont. (*The Gazette*)

and what news could be picked up there. » (*TSJ*, p. 209)

Plus violentes, les nouvelles envoyées au quotidien montréalais – *The Gazette*, ou aux journaux fictifs comme le *News* ou le *People* – font contraste avec les nouvelles saisonnières des hebdomadaires locaux. Outre les élections municipales et régionales, Guèvremont a couvert des évasions de prison, des noyades, des vols, des incendies, des accidents… Le 4 mai



modern labor methods.

BABY'S BODY IN RIVER

Head Crushed, Supposedly by Boot Heel

(Special to The Gazette.)

Sorel, May 3.—The body of a new born baby boy was found at four o'clock this afternoon floating on the surface of the St. Lawrence river near shore about two miles north of here. Medical examination by a local doctor revealed that the left side of the head had been crushed, supposedly by the heel of a man's boot, and that death was due to a fractured skull. Local police are investigating and an inquest will probably be held tomorrow.

The body was discovered by Emillien Peloquin who was walking along the shore of the river and noticed an object floating several feet from shore. He waited several minutes until the waves brought it nearer to shore and discovered that it was the body of a child. He notified Chief Guay, of Sorel, who started an investigation.

Dr. J. H. Dupre, district coroner, was notified and will arrive here tomorrow to hold the inquest. The body was removed to the local morgue where a doctor examined it.

Extrait d'un article de Germaine Guèvremont. (*The Gazette*)

1933, on peut lire en page huit de la Gazette « *Baby's Body in River. Head Crushed, Supposedly by Boot Heel* ». La journaliste rapporte à l'occasion des scènes absolument horribles comme celle-là. Les événements les plus divers se retrouvent dans ses textes brefs, que les titres résument brusquement : « *Terrified Horse Dashed into Auto* »; « *Broom Factory at Sorel Fire-swept* »; « *Widow Robbed and Beaten by Youths* »; « *Morgue Director Dies* »… La liste des titres, qui scandent presque autant que les récoltes ou le fleuve la vie de la région, révèle un matériau on ne peut plus singulier pour l'écrivaine. Mais les fictions de Guèvremont montrent bien que les faits divers et leur violence bêtement résumée appartiennent au même univers que le menu relief des événements redondants comme les fraises, comme le pont de glace reliant Saint-Joseph-de-Sorel à Berthierville ou comme les brise-glaces au printemps.

Dans ce contexte, il y a peu de distance possible entre les habitants touchés par les drames et la journaliste. Rien à voir avec l'anonymat du petit reporter urbain. Guèvremont représente des femmes journalistes qui ont en commun d'être épiées et critiquées par leurs concitoyens. Dans le texte d'une conférence publié dans *Paysana* en 1943, Guèvremont insiste non seulement sur la polyvalence du travail – « le reporter rural doit être de toutes les rubriques et posséder tous les vocabulaires » (*TSJ*, p. 203) –, mais souligne cette attention pénible dont la journaliste rurale fait l'objet : « Si vous êtes une femme, le métier est doublement difficile. Connaissant à peu près tout le monde et étant connu de tous, le reporter rural est la cible de toutes les critiques et ne doit attendre qu'un minimum de reconnaissance. » (*TSJ*, p. 203). Guèvremont a insisté sur le caractère très spécifique du travail de la journaliste rurale, distinction qui ne manque pas d'importance quand on la mesure en parallèle d'une œuvre qu'on a associée au terroir. On dit que le journalisme est une école pour les écrivains. Pour Guèvremont, il a été l'occasion d'une fascination qui n'a fait que prendre de l'expansion avec le temps.

Il était déjà connu grâce aux travaux et aux éditions d'Yvan G. Lepage que Guèvremont avait été chroniqueuse, feuilletoniste et reporter pour différents journaux, mais c'est avec l'édition et l'analyse méticuleuse et riche de *Tu seras journaliste* et de ses autres textes sur le journalisme par David Décarie et Lori Saint-Martin que les lecteurs du *Survenant* découvrent aujourd'hui toute une partie de l'expérience de Guèvremont dans les journaux. Les fictions autour de ces personnages de femmes journalistes témoignent d'une connaissance intime du monde paysan, tel qu'il se targue d'être et tel qu'il apparaît – de son rythme, de sa tradition, de ses espaces, de ses frictions sociales, mais surtout de ce mélange ineffable d'ennui et de dureté que Guèvremont a pu observer et écrire.

Charlotte Biron est doctorante au Département des littératures de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université Laval en cotutelle avec l'Université Paul-Valéry à Montpellier.

Pour en savoir plus :

David Décarie et Lori Saint-Martin (éd.). *Les écrits de Germaine Guèvremont. Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2013, 246 p. (Les références apparaissent avec l'abréviation *TSJ* dans le texte avec le numéro de page.)

Germaine Guèvremont. « Un sauvage ne rit pas », *La Revue moderne*, vol. XXIV, nº 11, mars 1943, p. 10-11.

Germaine Guèvremont. « *Fire Destroyed Church at Sorel Blaze in Old Notre Dame Structure Threatened Surrounding Buildings* », *The Gazette*, Montréal, vol. CLVII, nº 281, 23 novembre 1928, p. 4.

Germaine Guèvremont. « *Baby's Body in River. Head Crushed, Supposedly by Boot Heel* » *The Gazette*, Montréal, vol. CLXII, nº 106, 4 mai 1933, p. 8.

Germaine Guèvremont. « *Ambitious Paddler Arrives at Sorel. John Smith, Ocean-Going Canoeist, Gets Welcome From Boating Club* », *The Gazette*, Montréal, vol. CLXIII, nº 155, vendredi 29 juin 1934, p. 7.

Germaine Guèvremont. *Le cycle du Survenant. En pleine terre. Le Survenant*. Marie-Didace. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2013, 479 p.

Germaine Guèvremont. « Le plomb dans l'aile », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. IV, 1959, p. 69-75.

Yvan G. Lepage. *Germaine Guèvremont. La tentation autobiographique*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 205 p.